



HAL
open science

Conclusions. Antioche de Syrie : histoire, images et traces de la ville antique

Maurice Sartre

► **To cite this version:**

Maurice Sartre. Conclusions. Antioche de Syrie : histoire, images et traces de la ville antique. Topoi, 2004, Antioche de Syrie. Histoires, images et traces de la ville antique, S5, pp.597-603. <halshs-00082164>

HAL Id: halshs-00082164

<https://shs.hal.science/halshs-00082164v1>

Submitted on 26 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Conclusions

Maurice Sartre

Citer ce document / Cite this document :

Sartre Maurice. Conclusions. In: Topoi. Orient-Occident. Supplément 5, 2004. Antioche de Syrie. Histoires, images et traces de la ville antique;

https://www.persee.fr/doc/topoi_1764-0733_2004_act_5_1_2922

Fichier pdf généré le 08/01/2019

CONCLUSIONS

Alexandrie, Antioche, Pergame : trois villes, trois capitales royales, trois noms qui résonnent comme autant de défis pour l'historien. Des défis bien différents l'un de l'autre. Si Pergame paraît physiquement la mieux connue des trois, grâce à des fouilles conduites de longue date, si Alexandrie jouit dès l'Antiquité d'une célébrité incomparable qui nous vaut de posséder des textes littéraires nombreux et révélateurs, Antioche paraît ne bénéficier ni des avantages d'une recherche archéologique soutenue dans la longue durée, ni d'un corpus textuel qui pourrait pallier les lacunes de la fouille. On opposera naturellement à mon relatif pessimisme les mosaïques d'une part, Libanios et Jean Chrysostome d'autre part. Mais l'inépuisable richesse des unes et des autres ne peuvent masquer les lacunes béantes d'une documentation défailante. Et ces journées lyonnaises ne peuvent que mettre une fois de plus en évidence la difficulté qu'il y a à saisir cette Antioche qui fut sans doute la seule ville dans l'histoire à être distinguée de ses homonymes par le nom de son faubourg plutôt que par quelque trait géographique plus valorisant : elle est plus souvent Antioche près de Daphné qu'Antioche sur l'Oronte ou Antioche de Syrie. Certes, le faubourg n'est pas sans prestige, grâce à Apollon, mais la subordination implicite n'en demeure pas moins.

Si Antioche la Grande compte parmi les rares mégapoles antiques, capitale d'un immense empire lors de sa fondation par Séleucos I^{er}, elle n'aurait pourtant été prévue que pour **5040** colons ! Voilà qui donne l'échelle à laquelle vit encore le monde grec trente ans après la conquête de l'Empire achéménide. Et pourtant, la ville s'impose rapidement, ne serait-ce que parce que la présence royale – fût-elle épisodique, elle nécessite un palais et tout ce qu'il faut pour son entretien – y attire tout ce qui différencie une capitale – et je ne donne pas à ce terme une connotation strictement politique et administrative – d'une cité quelconque, même de grande taille. Le rôle de modèle s'impose tout de suite : en y attirant des sculpteurs de renom comme Bryaxis et Eutykidès de Sicyone, Séleucos faisait de fait d'Antioche un haut lieu de la création en matière de sculpture et il était à peu près certain que les modèles créés là seraient imités ailleurs. C'était

affirmer sa volonté de rivaliser avec la capitale lagide. Mais entre la volonté d'un souverain et les réalités, force est de constater qu'il peut y avoir un fossé considérable. Car, passé le règne de Séleucos I^{er}, et à l'exception du formidable succès du modèle de Tyché créé par Eutychidès, jamais Antioche n'apparaît réellement comme une capitale culturelle du monde hellénistique. Du moins est-ce l'impression qui se dégage lorsque l'on compulse les listes d'auteurs originaires de la Syrie : Antioche y est bien plus pauvrement représentée que Tyr, Sidon, Gadara, Ascalon ou Apamée. Aucun auteur originaire d'Antioche n'a paru mériter d'être sauvé de l'oubli. Mais n'est-ce pas poser le problème à l'envers ? On vient de rappeler le foisonnement d'auteurs originaires des villes de Phénicie : est-ce pour autant la preuve d'une intense activité intellectuelle dans ces villes ? Tous se sont expatriés pour aller enseigner à Athènes, Rhodes, Éphèse et on doit donc en conclure que leurs patries ne leur offraient pas le cadre approprié à leurs travaux. Mieux vaudrait donc pouvoir apprécier la qualité de la demande, qui devait se traduire par le passage de nombreux rhéteurs, par la réalisation de peintures, de sculptures, de mosaïques porteuses de thèmes en vogue. Or, rien de tout ceci n'est conservé, ni par l'archéologie, ni par les textes. Qu'il y eut une bibliothèque, au plus tard sous Antiochos III, est assuré, mais nous n'en connaissons rien d'autre que le nom d'un bibliothécaire, Euphorion de Chalcis ! Les anciens eux-mêmes qui ont laissé foule d'anecdotes et d'informations sur la bibliothèque d'Alexandrie, voire sur celle de Pergame, n'ont rien à dire de celle d'Antioche. Ne fut-elle donc qu'une pâle copie de ses modèles ? Tout le laisse à penser.

Il faut en prendre son parti : Antioche hellénistique comme centre de culture nous échappe. Reste le centre politique, administratif, économique, religieux. Or, le colloque que l'on vient de tenir en est le reflet : sur tous ces points, nos connaissances sont bien loin d'être satisfaisantes. C'est peut-être le politique qui nous échappe le moins, grâce au récit des fêtes de Daphné sous Antiochos IV et aux déboires des derniers Séleucides face au peuple d'Antioche. Mais pour ces derniers épisodes, c'est moins la ville-capitale, la ville-monde qui apparaît, que la cité grecque épuisée par les exigences d'un tyran ou excédée par les impuissances d'un fantoche. Presque rien de ce qui nous permettrait d'apprécier comment la fonction de capitale s'inscrit dans le paysage urbain ne nous est perceptible. Certes, on a lu les textes sur l'île du palais et quelques édifices prestigieux, mais pas une trace archéologique n'en est conservée, et pas davantage des riches demeures des *philoï* du roi, des marchands enrichis, des grands propriétaires fonciers, catégories peut-être largement confondues, en un mot de tous ceux qui sont capables de rendre plus somptueuse encore la parade provocatrice de 166. Il faut en convenir, Antioche hellénistique reste difficilement palpable. Même Alexandrie, depuis les découvertes du port, offre davantage à notre curiosité. Faut-il désespérer ? Certes pas, et peut-être faut-il au contraire se réjouir que gisent là, sous nos pieds, une des plus formidables réserves archéologiques du Proche-Orient hellénistique. Mais ne faudra-t-il pas

attendre la mise en œuvre d'une archéologie non destructrice pour en prendre connaissance sans avoir à détruire une ville démesurément enflée depuis un demi-siècle ? L'avenir le dira.

Non qu'Antioche n'ait rien livré. On a entendu des communications sur l'eau, les cadastres, certains types d'édifices comme les bains, mais souvent pour des périodes bien plus tardives. Et l'on a étudié depuis longtemps ou plus récemment les portiques, le plan et ses évolutions, voire quelques maisons, sans parler des mosaïques. Je ne doute pas que cette moisson ne puisse s'enrichir au fil des ans, encore que l'absence de recherche archéologique dans la ville même limite nos espérances. C'est donc peut-être des prospections conduites autour de la ville, comme celles de l'Orontes Valley Survey, ou dans le Massif Calcaire, que viendront les éclairages nouveaux, si du moins on parvient enfin à remonter suffisamment dans le temps. Car, cité grecque, Antioche a été dotée d'une *chôra*, dont, en définitive, on connaît à peu près les limites à l'époque impériale. Or, c'est bien à l'époque hellénistique qu'a dû se nouer un type de relation entre la ville nouvelle et son territoire. Plusieurs communications ont souligné les progrès accomplis pour les périodes tardives en dépit de l'importance des questions qui restent sans réponse. Mais peut-on espérer remonter au-delà des II^e-III^e siècles, eux-mêmes bien mal documentés, pour essayer de comprendre comment Antioche a construit son territoire durant l'époque hellénistique et au début du Haut Empire ? Depuis quand les riches Antiochiens contrôlent-ils le Massif Calcaire et les plaines environnantes ? Quel fut leur rôle dans la mise en valeur d'espaces qui n'étaient évidemment pas vides, mais qui n'étaient sans doute pas aussi intensément exploités qu'aux IV^e-VII^e siècles ? Les paysans qui apparaissent somme toute assez clairement dans la documentation tardive font totalement défaut auparavant. Quel rôle ont-ils joué comme conservatoire des traditions indigènes ? On devine ailleurs, notamment en Phénicie, comment les notables indigènes se sont fondus rapidement et presque complètement dans la nouvelle organisation sociale et culturelle des cités. Il est probable qu'Antioche a dû jouer un rôle similaire pour les propriétaires de quelque importance dans la région. Mais on sait comment, dans les villes de Phénicie, l'époque hellénistique se solde pas une disparition de la langue indigène. Tout porte à croire que ce n'est pas le cas à Antioche puisqu'on affirme au contraire qu'une masse d'habitants, au IV^e siècle, ne comprend que l'araméen. L'histoire du territoire d'Antioche hellénistique reste presque totalement à écrire : or, elle seule peut permettre de brosser un tableau de la société antiochienne dans les trois premiers siècles de son existence et même d'en suivre certains aspects intellectuels et religieux. Ainsi, pour comprendre le relatif effacement intellectuel de la ville hellénistique, il faudrait sans doute pouvoir apprécier de quel poids réel pesèrent les colons primitifs face à l'aristocratie de cour qui dut bien, d'une manière ou d'une autre, marquer le paysage urbain et la vie intellectuelle et artistique de la capitale. De même, on aimerait savoir quand, et jusqu'à quel point, la population indigène s'installa, dans quelle mesure elle se coula dans le moule grec ou non.

Certes, l'évolution des divers quartiers de la ville fournit des indices, mais trop généraux pour être utilisables dans une histoire de la société.

Antioche capitale méconnue, disais-je en commençant. À vrai dire, quelle étonnante capitale ! Peu en mesure de rivaliser avec Séleucie du Tigre quant à l'ampleur, sans cesse concurrencée dans la volonté des premiers Séleucides eux-mêmes par Séleucie de Piérie, voire par Laodicée ou Apamée, n'apparaît-elle pas durant son premier siècle d'existence plutôt comme l'une des capitales du royaume, capitale de l'ensemble syro-mésopotamien comme Sardes l'est de l'Asie Mineure séleucide et Bactres des Satrapies Supérieures ? Et si son rôle s'affirme à partir d'Antiochos IV, n'est-ce pas simplement parce que le royaume s'est réduit précisément à cet espace syro-mésopotamien dont Antioche a assuré le commandement ? Peut-être est-ce pendant le siècle qui va d'Antiochos IV à la disparition de la dynastie qu'Antioche remplit le mieux son rôle de capitale royale, frondes et révoltes comprises. Elle ne le retrouve pas avant le IV^e siècle de notre ère, lorsque Constance choisit d'en faire sa principale résidence. Car, quel qu'ait été son rôle prépondérant dans la Syrie du Haut Empire, quelles qu'aient été l'importance et l'abondance des fondations et des dotations impériales – encore que beaucoup ne soient guère connues que par le témoignage de Malalas qui, sans être suspect, risque d'être déformant : en multipliant les dons supposés des empereurs, n'amplifiait-il pas le prestige de la ville ? –, Antioche n'apparaît pas alors d'une autre nature que les grandes villes de l'Empire.

Cette scansion si particulière de l'histoire d'Antioche se distingue bien, me semble-t-il, dans son histoire artistique et intellectuelle. J'évoquais plus haut son rôle dans la diffusion de certains modèles artistiques, mais c'était aussi pour en souligner l'aspect limité et relativement éphémère. Capitale d'Antiochos IV, elle ne semble pas davantage imprimer sa marque au reste de la Syrie, soit qu'Alexandrie ait depuis trop longtemps pris le pas en ce domaine, soit que la ville, capitale d'un royaume affaibli, n'exerce pas l'attraction qu'on pourrait attendre d'une capitale royale. Au contraire, ce rôle apparaît avec netteté au IV^e siècle, lorsqu'Antioche assure non seulement la formation des cadres de l'Empire grâce à des hommes comme Libanios, mais impose ses vues en matière religieuse (qu'il s'agisse de l'arianisme ou de l'orthodoxie la plus stricte), élabore la pensée politique, morale et juridique. Est-ce parce qu'Antioche abrite enfin et en même temps tous les pouvoirs – politique, religieux, administratif –, tout en contrôlant une part non négligeable des richesses produites dans la Syrie ? Je n'ai évidemment pas de réponse à cette question. mais il convenait de souligner combien l'histoire d'Antioche capitale est non-linéaire, comme s'il manquait toujours quelque chose pour que sa grandeur et sa prééminence fussent assurées de façon incontestable. Certes, on pourra toujours dire que ce n'est que la partie visible de l'histoire de la ville, et qu'elle a pu jouer ce rôle bien plus tôt sans que

nous nous en apercevions. Ainsi, ne faut-il pas chercher dans les mosaïques d'Antioche l'inspiration et, peut-être, l'origine du savoir-faire des mosaïstes à l'œuvre à Palmyre, à Apamée, à Philippopolis d'Arabie dès le III^e siècle ? Et les séjours d'Apollonios de Tyane puis de Jamblique se sont-ils pas que les jalons visibles d'une fonction intellectuelle permanente dont les manifestations nous échappent ?

Cette Antioche insaisissable est d'autant plus irritante que, lorsque, par chance, elle se laisse approcher, elle nous révèle de remarquables trésors. Que survienne Libanios, et voilà tout à coup que la vie civique d'une grande cité grecque du IV^e siècle jaillit sous nos yeux. Voilà que dans cette province si pauvre en textes épigraphiques relatifs à la vie municipale – et cela est particulièrement vrai à Antioche, une cité sans épigraphie ou presque – Libanios décrit une vie animée, des notables empressés et turbulents. Ainsi, il faut attendre sept siècles après la fondation de la cité pour voir enfin fonctionner ses institutions propres. Doutera-t-on qu'elles aient été efficaces plus tôt ? C'est la conscience de l'historien de ne pas spéculer sur ce qui n'est pas documenté, mais les traces ténues que laisse la vie civique d'Antioche dans les siècles précédents nous fait regretter de ne pas avoir un Libanios pour l'époque hellénistique ou pour le haut Empire, et, surtout, d'avoir si peu accès à l'épigraphie de la ville, dont on ne peut guère douter qu'elle ait existé, au moins à partir de l'époque impériale.

On mesure là combien nous sommes tributaires de nos sources. La comparaison entre Libanios, grand notable pleinement inséré dans la vie collective de son groupe social, et Malalas ou les auteurs syriaques contemporains est sur ce point éloquente. Alors que le rhéteur du IV^e siècle par ses discours comme par sa correspondance brosse un tableau saisissant de la vie civique et accumule les notations sur ce qui fait l'éclat de sa cité, Malalas, si prompt à recenser les donations impériales, ne laisse à peu près rien entrevoir de l'organisation civique, peut-être parce qu'elle n'est plus aussi active au VI^e siècle, et que l'Église a pris définitivement le dessus. Et que dire des auteurs syriaques qui ne décrivent jamais la ville alors qu'ils ne cessent de dénoncer les turpitudes de ses patriarches chalcédoniens. On voit par là combien la différence des points de vue rend la tâche de l'historien malaisée, interdisant toute continuité dans l'étude : l'historien ne peut que suivre ses sources, et changer ses centres d'intérêt en même temps qu'elles.

Capitale royale, chef-lieu de province, résidence impériale, cité grecque, Antioche le fut sans aucun doute, souvent avec éclat, mais cet éclat ne nous parvient qu'affaibli par la discontinuité documentaire. Peut-on du moins espérer saisir avec un peu plus de précision sa topographie, son allure générale, son évolution dans le temps ? Entre les fouilles anciennes, les prospections plus récentes, les descriptions antiques (où l'*Antiochikos* tient évidemment une place de premier plan avec la *Chronographie* de Jean Malalas), l'historien reprend espoir.

Et le bilan que les uns et les autres ont dressé ici est en effet encourageant. Qu'il s'agisse du parcellaire et de sa permanence dans la longue durée, des lignes principales de la voirie urbaine, de la maîtrise de l'eau – domestique ou sauvage –, des lignes de force apparaissent. Certes, il reste beaucoup à faire et l'on aimerait qu'un plan plus conforme aux réalités archéologiques puisse enfin s'imposer à la place du plan ancien de Wilber. Et surtout que l'on puisse disposer d'une série de plans témoignant mieux de l'évolution du cadre urbain au fil du temps. À dire vrai, on ne dispose d'aucun plan réellement archéologique, faisant apparaître la localisation des multiples maisons sommairement ou moins sommairement fouillées lors des années 1930, ni pour Antioche, ni pour son faubourg de Daphné.

Les éléments du cadre de vie que constituent les somptueuses maisons privées, ajoutés à ce que décrivent les auteurs anciens en matière d'édifices publics, donnent sans doute une bonne idée du luxe qui régna à Antioche. On peut regretter que nous apparaisse si mal l'Antioche populaire, en dehors de quelques notations éparses sur les métiers (les foulons en particulier) et surtout sur les fêtes. Là encore, sans le secours de l'archéologie, nous sommes confinés à une vision littéraire de la ville, dont les auteurs se plaisent à souligner aussi bien le luxe, la vie brillante que, pour les moralistes – chrétiens ou non –, la dépravation et la turbulence. Mais n'est-ce pas le lot de toute capitale d'apparaître aux yeux de ceux qui lui sont extérieurs comme le sanctuaire du mal. New York n'est-elle pas pour l'Amérique profonde la nouvelle Babylone, la Grande Prostituée ? Dans le cas d'Antioche, l'intérêt est d'observer que, une fois dépouillées de leurs traits moraux ou idéologiques, les descriptions d'un Libanios ou d'un Sévère d'Antioche correspondent assez bien – même si ce n'est pas dans les détails – à ce que révèle l'archéologie pour les époques tardives de la ville. La différenciation saisonnière des espaces, le renouvellement rapide des modes en matière de mosaïques et d'aménagement intérieur des riches maisons témoignent de cette propension des élites de la ville à se conduire en inventeurs des modes nouvelles, plutôt qu'en pâles imitateurs des nouveautés venues d'ailleurs. Les innovations matérielles viennent en quelque sorte conforter l'image que l'on peut se faire de la vie intellectuelle et spirituelle : Antioche est bien une capitale. Certes, les lacunes documentaires empêchent là comme ailleurs une étude continue, mais il y a suffisamment d'indices de l'attrait exercé par la ville comme de la richesse précoce de ses demeures aristocratiques pour que l'on conclue à la permanence de son rôle.

Ces journées ont montré à l'évidence quelle place tenait Antioche dans l'Antiquité tardive. Faut-il le regretter ? Sûrement pas, mais il faut aussi en tirer des conclusions. Certes, on ne peut récuser que les hasards de la conservation des documents et le retard pris dans l'exploration archéologiques de la ville, comptent pour une part dans la vision privilégiée dont jouit Antioche tardive. Mais, finalement, si nous connaissons si bien Antioche du IV^e au VI^e siècle, n'est-ce pas aussi parce qu'elle atteint là son apogée, et que c'est durant cette

époque qu'elle remplit le mieux ses fonctions de capitale ? Capitale intellectuelle certes, avec Libanios, Jean Chrysostome, Sévère, mais aussi Ammien Marcellin et Claudien, enfants d'Antioche, même si leur carrière et leur œuvre lui sont apparemment étrangères. Capitale politique avec les séjours répétés des empereurs – et on a eu raison d'insister sur le fait que ce n'est pas seulement pour des raisons stratégiques –, capitale religieuse dont le siège épiscopal est l'enjeu des rivalités les plus vives, capitale artistique comme en témoignent les découvertes de mosaïques, notamment, capitale économique sans doute à en juger par le contrôle étroit que la ville exerce sur son vaste territoire.

Si l'on peut regretter d'en savoir trop peu sur les siècles qui précèdent cet apogée, il existe bien des raisons d'espérer. Non seulement parce que plusieurs des communications ont montré le profit que l'on pouvait tirer d'une réinterprétation de la documentation disponible, mais parce que le gisement formidable que constitue cette ville à peine effleurée par les fouilles ne peut pas ne pas livrer un jour, pas trop lointain je l'espère, les trésors qui permettront enfin une mise en perspective globale d'une histoire millénaire.

Maurice SARTRE